L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux, No 96 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE 16 MAI 1880.

LA COMEDIE POLITIQUE EN EUROPE.

Un livre politique annoncé depuis un mois par tous les journaux européens vient de paraître à la fois à Londres et à Paris. Ainsi qu'on l'a déjà appris par les indiscrétions de la presse anglaise, l'auteur de ce livre, diplomate célèbre, paraît-il, et, dans tous les cas, politique expérimenté, a eu surtout pour but de combattre l'*épidémie du militarisme* qui sévit depuis quelques années en Europe. Nous ajoutons qu'il a, avant tout, rédigé et signé, au nom de tous, la condamnation de M. de Bismark et de son système politique.

Une courte analyse et un simple extrait suffiront à démontrer cette assertion, que les journaux allemands ont éprouvé le besoin de démentir quinze jours avant de connaître l'œuvre en question.

The political comedy of Europe présente, sous la forme d'un drame dans lequel les passions ordinaires du théâtre n'ont qu'un rôle tout à fait secondaire, le tableau saisissant et animé des grands événements d'Europe de 1863 à 1891.

L'auteur dont la hardiesse ne craint pas de faire parler l'avenir, après avoir décrit les tristes effets de l'épidémie militariste qui sévit en Europe nous fait assister à sa fin.

Tous les grands personnages de notre temps sont mis en scène et parlent un langage parfois pittoresque, mais toujours basé sur la réalité de l'histoire.

M. de Bismark joue naturellement le rôle principal, et l'ouvrage lui est même dédié ironiquement comme à l'homme d'Etat qui a le plus contribué à mûrir la démocratie européenne.

Ce singulier travail, auquel la nouvelle augmentation de l'armée allemande donne un véritable intérêt d'actualité, semble destiné à avoir un grand succès en Europe.

Nous sommes au soir même de Sedan ; Fritz, officier américain, parvient à être reçu par M. de Bismark, et le dialogue suivant s'engage entre eux :

Bismark.—Que voulez vous, monsieur l'officier américain, qui avez sollicité une audience en me faisant remettre cette lettre ?

Fritz.—Moi-même, monsieur le comte, de vous demander ce que vous lui imposerez si vous vouliez abuser de votre victoire.

Bismark—Nous lui demanderions 20 milliards et nous prendrions la France jusqu'à la Loire, puisque aujourd'hui personne ne peut nous en empêcher.

Fritz—Je le reconnais, mais combien durerait cet état violent ? Vous savez fort bien que ce serait éterniser la guerre en Europe et exciter des défiances et des jalousies sous lesquelles l'Allemagne de 1871, malgré son admirable administration militaire, malgré le génie de ses hommes d'Etat et de ses généraux, finirait par succomber, comme a succombé la France en 1815, malgré le génie de Napoléon Ier.

Bismark—Vous devriez comprendre, de votre côté, M. l'Américain, que les Français ne nous pardonneront jamais leur défaite, qu'une nouvelle guerre avec eux est inévitable, que la prudence la plus vulgaire nous commande de prendre dès aujourd'hui nos précautions.

Fritz—La plus sérieuse des précautions, la seule sûre, M. le comte, est celle que je viens vous conseiller. Les sympathies du monde, qui sont aujourd'hui pour vous, seraient bientôt, si vous abusiez de la victoire, pour votre ennemi dont la faiblesse d'ailleurs, ne provient pas uniquement de ses vices. Peut-être n'aurez-vous pas triomphé de la France avec autant de facilité si elle s'était moins assoupdonnée à de généreuses illusions, si elle n'avait pas cru naïvement à une ère nouvelle de raison et de fraternité, si elle n'avait pas enfin brisé prématurément avec les faux dieux qu'adore encore et qu'adorera longtemps le reste de l'Europe.

Ne forcez pas le monde à penser que votre victoire, pardonnez-moi une liberté de langage tout américaine, une sorte d'abus de confiance. La vraie victoire est celle que vous pouvez remporter aujourd'hui et à laquelle applaudiraient l'ancien comme le nouveau monde. Après avoir vaincu les Français, sachez vous vaincre vous-mêmes, en refoulant ces idées d'orgueil et de conquête qui troublent l'esprit des conquérants. Impose à la France une juste indemnité, mais n'allez pas au delà. Ne touchez pas à son territoire.

Vous acquerrez ainsi une gloire supérieure à celle de tous vos prédécesseurs et comparable seulement à celle du bon grand Washington. La France elle-même sera obligée de vous admirer et, de gré ou de force, se trouvera désarmée par votre magnanimité. Vous aurez fondé ainsi sur des bases durables la paix de l'Allemagne et du monde.

Bismark.—Nous parlons, M. l'Américain, de points de vue si divergents que nous aurons, je crois, beaucoup de peine à nous entendre. Vous avez l'air de croire que les hommes sont faits pour se regarder et s'admirer mutuellement. Moi, je constate, en me basant sur la nature humaine, qu'il faut qu'ils se disputent et parfois qu'ils se tuent. L'histoire qui vaut bien votre idéologie, nous montre que le progrès n'est qu'à ce prix. Il fallait du fer, du feu et du sang pour faire l'Allemagne et régénérer la France. Eh bien, en voilà !

Au reste, je veux, tant votre bonne foi me séduit, vous parler avec une entière franchise. Lors même que je serais d'humeur à suivre vos conseils, il me serait impossible de les faire accepter au roi et à son entourage militaire. Pourquoi demander au Prussiens d'être plus sages que les autres hommes ? Nous sommes vainqueurs, nous protégons la notre victoire comme cela s'est toujours fait. Nous reprenons l'Alsace-Lorraine, que Louis XIV nous a volée, il y a deux siècles.

Fritz.—Mais les Alsaciens et les Lorrains ne veulent pas de vous !

Bismark—Lorsqu'un enfant a quitté la maison paternelle pour fuir avec des saltimbanques et qu'encanaillé avec eux il refuse de rentrer, le devoir du père de famille est d'employer la force. C'est ce que nous ferons au besoin.... Vous êtes un grand philosophe, mais le monde est aux hommes d'action. (Il salue et s'en va.)

Fritz, seul.—Il est écrit là haut que le succès aveugle les plus clairvoyants. Ah ! Progrès humain, on ferait mieux de t'appeler décevisse ! Allons, courage, avec les dispositions de ces gens-là, la banqueroute pourrait bien ne faire que commencer (allant à son cheval.) Viens mon Pégase, et réjouis toi d'être un quadrupède, car il n'y a pas de quadrupède aussi fou que le bipède de génie à qui je viennde parler.

—*L'Officiel* publie, aujourd'hui mercredi, le décret convoquant les électeurs de Bitchène, de Sarlat, d'Aurillac et de Lyon (première circonscription) pour l'élection d'un député.

Tabous. [Afrique équatoriale].—Un mariage nègre.—Un explorateur de l'Afrique centrale, en ce moment dans l'Ouganda, nous adresse une curieuse lettre, dont nous extrayons le passage suivant, où on trouvera décrites les cérémonies du mariage d'un prince nègre :

"Les grands du village en réunissent devant la hutte du mamangoua [chef de la tribu], pour le prier de donner une épouse à son fils Fébu.

"Le chef répondit qu'il souhaitait au désir de ses conseillers. A cette déclaration, de grands pots d'Ougari, ou bouille de mouton, furent portés au milieu du cercle de grands, qui les vidèrent en un clin d'œil. Chacun se présente ensuite devant la mère du prince, et, après ce défilé, celle-ci verse sur la tête de son fils une cuillerée de beurre fondu en poussant trois fois le cri : "Heureux-nous !"

"Ceci fait, on alla chercher la fiancée, qui attendait modestement dans la case de ses parents qu'on la conduisît à son futur seigneur et maître, et ses parents réparent le nombre de bœufs convenu, car le programme de cette cérémonie officielle était fixé d'avance.

"La mère du prince Fébu versa de nouveau une cuillerée de beurre fondu sur la tête de sa belle-fille.... et on laissa les nouveaux mariés à leur bonheur."

Les Européens n'avaient jamais songé à l'influence du beurre fondu sur les destinées d'un mariage !

Un jeu mortel.—Un douloureux événement s'est passé, avant-hier, au No 3 du passage Médicis, situé à Paris.

Une dame d'..., qui habite là, était sortie pour un instant, laissant seules ses deux filles, Marie et Gabrielle, la première âgée de cinq ans, l'autre de douze.

Les deux enfants jouaient. Tout à coup, Gabrielle imagina de vouloir montrer à Marie comment on s'y prenait pour se pendre : elle prit une corde, la passa dans le porte-manteau, monta sur un tabouret, s'attacha la corde au cou, et se lança dans l'espace.

La malheureuse enfant, prise de strangulation, ne donna bientôt plus signe de vie. La petite Marie, voyant sa sœur immobile, qui ne lui répondait plus, se mit à crier.

Les voisins accoururent, mais trop tard ; Gabrielle, victime de son jeu sinistre, avait cessé de vivre.

—*Le Courrier de Bruxelles* affirme que le véritable auteur de *The Political Comedy of Europe* (1863-1891), ouvrage dirigé contre les armements allemands, qui vient de paraître à Londres et à Paris, et dont nous avons déjà parlé, n'est autre que M. Wright, ancien ministre plénipotentiaire des Etats-Unis à Berlin.

Les flagrants délits.—C'est depuis hier que les tribunaux correctionnels de la Seine appliquent le nouveau système adopté pour le jugement des flagrants délits. Les audiences des chambres de Paris resteront ouvertes jusqu'à quatre heures, et quand la nature du délit et la présence des témoins le permettront, les prévenus seront amenés devant elles et jugés sur le champ.—Si cette expérience réussit, elle sera peu à peu étendue à toute la France.

—Un grand banquet a réuni, dimanche soir, à sept heures et demie, dans la salle de la rue de Grenelle, à Paris, les représentants des cercles catholiques de Paris et de province, sous la présidence de M. de La Bruillerie, président du comité de MEuvre.

Au dessert, M. de la Bouillerie a ouvert la série des toasts, et a porté la santé du pape Léon XIII.

M. Ancel a bu à celle des comités de province, dont il a rappelé le dévouement, le zèle et les services.

—L'autre soir, à Saint-Mandé, près du chemin de fer, dans un massif de sapins les gendarmes de tournée trouvèrent un pendu encore chaud.

A deux pas de lui, deux sentinelles préposées à la garde d'un grenier à fourrage se promenaient, indifférentes :

—Vous n'avez donc pas vu cet homme ? demanda le brigadier à l'un d'elles.

—Si fait ! si fait.... que je l'ai vu.

—Et vous n'avez rien dit ? vous n'avez pas crié ?

—Si fait ! si fait !... j'y ai crié : "Qui vive !"

—Un train de plaisir devait amener à Marseille le 2 mai un millier de touristes suisses, auxquels la presse locale souhaite d'avance cordialement la bienvenue.

L'union instrumentale genevoise donnera à leur intention un concert au théâtre des Nations.

On a beau avoir de quoi vivre, ça n'empêche pas de mourir.

Rien ne vieillit plus vite qu'un bienfait.

Mme X...., qui est très maigre, porte toujours le portrait de son mari sur la poitrine.

—C'est donc un vœu ! disait une de ses bonnes amies.

—Non, répondit une autre, c'est de la tendresse.... Elle aime tant son mari qu'elle la met dans du coton !

Un changeur du Palais-Royal a écrit sur sa porte un vers célèbre :

L'homme absurde est celui qui ne "change" pas. [mais

Le restaurateur, son voisin, a remplacé la nuit dernière deux lettres de la devise et on a pu lire ce matin le vers ainsi modifié.

L'homme absurde est celui qui ne "mange" pas [mais

Un paysan madré, qui faisait donner une brillante éducation à son fils, va trouver, la veille d'un examen que devait passer celui-ci, un examinateur influent, qui passait pour être.... sensible aux petits cadeaux.

—Tenez, monsieur, voilà un cochon que j'ai élevé et engraissé tout exprès pour vous !

—Merci, mon ami.

—Seulement, n'oubliez pas mon garçon !

—Soyez tranquille ; il est sûr de son affaire !.... je m'en charge !

Le paysan sort, enfourche son âne et, s'adressant alors à maître Aliboron :

—Vois-tu, mon vieux, si je lui avais apporté deux cochons, toi aussi tu aurais pu être reçu !....

Mariage civil et mariage libre.

Il y a quelque temps, le 6 avril, à la mairie du faubourg Saint-Martin, on célébrait les noces civiles d'un couple libre penseur.

Mlle Hubertine Auclet, après la cérémonie, s'approcha des époux et leur adressa un petit discours dont nous décompose le compte-rendu dans le *Mot d'Ordre* :

Alors la citoyenne Hubertine Auclet, délégué de la libre pensée, qui venait saluer les mariés et leur a dit qu'ils donnaient le bon exemple en s'affranchissant du préjugé qui fait passer de la mairie à l'église ; que le texte de la loi qu'ils venaient d'accomplir était basé sur l'esprit de l'Eglise qui commence le principe d'autorité ; que pour être heureux dans la vie ils devaient se considérer égaux, être unis non-seulement par le cœur, mais encore, mais surtout par l'esprit ; que leurs idées, que leurs aspirations devaient être communes, autant que leurs affections et leur vie ; que leurs efforts mutuels devaient tendre à s'élever moralement, à développer leurs facultés ; qu'ainsi ils arriveraient à l'épanouissement complet de leur être, au bonheur.

M. Hérold, préfet de la Seine, s'est empressé de répondre à cette allocution au moyen d'une circulaire aux maires de Paris, dont voici la commencement :

Paris, le 21 avril 1880.

Messieurs et chers collaborateurs,—Vous savez tous que, depuis le jour où nos relations officielles ont commencé, une de nos préoccupations communes a plus vives a été de maintenir et d'honorer la dignité de la cérémonie du mariage civil.

Il importe plus que jamais, à une époque où quelques esprits superficiels, alliés à ce qui reste d'ennemis des institutions de la Révolution, essaient de tourner en ridicule cette cérémonie et grande dans sa simplicité, d'en écarter avec soin tout ce qui pourrait diminuer le respect du peuple.

Sur ce point, non-seulement nous fûmes tous d'accord, mais je me suis souvent aperçu, quand j'abordais la question avec les nouveaux officiers municipaux, que je ne devançais pas d'un instant l'expression de leur propre pensée, et que tous étaient aussi pénétrés que moi-même des idées que j'exprimais. C'est avec une vive satisfaction que j'ai vu s'introduire dans quelques mairies une certaine solennité d'attitude et de costume dans la célébration du mariage. Ce sont les municipalités des arrondissements les plus populaires qui paraissent avoir pris cette initiative. Je ne puis que les en féliciter hautement.

Mais il ne suffit évidemment pas, pour rendre à la loi le respect qu'elle mérite, que la cérémonie s'accomplisse régulièrement et que l'ordre matériel ne soit pas troublé. Vous l'avez tous compris, messieurs et chers collaborateurs, il faut encore que des paroles contraires au respect de la loi ne puissent s'élever dans le lieu même où l'on vient rendre hommage à la loi. Nous voulons augmenter le prestige du mariage civil et nous laisserons critiquer publiquement la législation qui le consacre, au moment même où l'acte vient de s'accomplir, en présence de ceux que nous avions conviés au respect qui nous nous sommes efforcés d'en donner l'exemple ! Non, messieurs, une telle contradiction serait dérisoire. Ce n'est pas ainsi que nous entendons nos devoirs.

Ce sont des faits récents, et dont le retour est possible, qui m'ont amené à vous entretenir de cette question. Il y a quelques jours, à la mairie du 9e arrondissement, à la suite et à l'occasion d'un mariage civil, une personne dont on parle beaucoup en ce moment a prononcé un discours dont le texte même ne m'est pas connu, mais dont le fond roulait sur les inégalités établies entre le mari et la femme par les articles du code civil, dont l'officier de l'état civil venait de donner lecture quelques instants auparavant.

On trouve toujours un plus petit que soi, un plus avancé aussi paraît-il. Voici qui dépasse de beaucoup Hubertine Auber.

Le *Citoyen* publie la lettre suivante, datée de Londres :

Cher citoyen,—Les soussignés se font un devoir de vous annoncer que le 1er mai 1880, ils contracteront une union *libre*, en présence de quelques amis socialistes invités et réunis tout simplement pour en recevoir communication.

Les raisons qui les ont déterminées à se passer du mariage juridique, ainsi que du mariage religieux, c'est qu'ils les considèrent comme des institutions bourgeoises créées dans le seul but de régler les questions de propriété et d'héritage ; n'offrant aucune garantie sérieuse aux prolétaires des deux sexes ; consacrant l'asservissement de la femme ; engageant pour l'avenir les volontés et les consciences, sans tenir compte des caractères, et s'opposant à la dissolubilité, qui est la base du tout contrat.

La question des enfants sera réglée ultérieurement de la manière la plus conforme à la justice et selon la situation qui leur sera faite par la société bourgeoise.

Salutations fraternelles.

GIOVANNI DEZENDI,
EMILIA TRONJ-ZANARDELLI.

Les droits des femmes.—La société le Droit des Femmes a adressé la pétition suivante à la chambre des députés :

Messieurs les députés,

Ce fait que la représentation nationale est exclusivement composée d'hommes, et d'hommes exclusivement mandatés par des hommes, cause un préjudice moral et matériel considérable aux femmes. L'absence des femmes de la législature produit l'injustice de la législation.

Dans la discussion et le vote des lois générales, les femmes n'ayant personne pour prendre leurs intérêts, leurs intérêts sont sacrifiés.

Dans la discussion et le vote des lois qui visent particulièrement les femmes, les projets qui leur seraient favorables sont écartés, pour ce principal motif qu'ils gênent l'autocratie masculine ou prennent pour les femmes un peu des budgets que les hommes se sont presque exclusivement attribués.

Nous vous demandons, messieurs les députés, de décider que ces mots : *les Français*, qui, en politique, sont considérés par les délégués à la révision des listes électorales comme ne comprenant pas les femmes ; nous vous demandons de décider que ces mots : *les Français*, soient interprétés dans la loi électorale comme ils le sont dans la loi civile. Ces mots : *les Français*, qui comprennent les deux sexes comme contribuables, doivent comprendre les deux sexes comme électeurs, sous leur conférer, au même titre, le droit au vote municipal et politique, le droit à l'éligibilité.

Les femmes ont autant d'intérêt que les hommes à la confection des bonnes lois, à la répartition équitable des budgets. Or, l'exercice des droits civiques est le seul moyen pour elles de contrôler ce qui se fait, de garantir à la fois leurs intérêts et leur liberté.

Messieurs les députés, vous tiendrez à honorer votre carrière législative, vous accueillerez favorablement la juste réclamation de la moitié déshéritée de la nation française.

VAPEURS.

COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE
BUREAU NEW-YORK 73 RUE DE LA PAIX HAVRE.
Les magnifiques navires de cette ligne, ayant dorénavant [illegible] partiront régulièrement du Havre le [illegible] du Havre, au pied de Morton, suivant le [illegible]
LABRADOR, Beaufor, mercredi 19 mai.
GE. LAURENT, Lechenne, mercredi, 26 mai.
Prix du passage pour le Havre.
Première classe 100 francs $20
Cabinet à 2 couchettes 150 francs $30
Deuxième classe 80 francs $16
Billets aller et retour à prix réduits.
Bagages, frais, avec conditions équitables, complément vin, literie et table.
SERVICE DE LA MEDITERRANEE.
Les steamers partiront de New York directement pour Bordeaux, Lisbonne, Gibraltar et Marseille, chaque mois, comme suit :
FERDINAND DE LESSEPS.....Vers le 17 Mai.
VILLE DE MARSEILLE.....Vers le 17 Juin.
CALDERA.....Vers le 17 Juillet.
Connaissement pour l'Espagne, l'Italie et l'Algérie.
PRIX DU PASSAGE.
Première cabine, $160. Entrepont, $62.
L. GRAND, Agent,
Galiez Const. Quai N.
Nouvelle-Orléans.
Amal—

Lloyd de l'Allemagne du Nord.
COMPAGNIES ENTRE BREMEN ET LA NOUVELLE-ORLEANS, VIA LE HAVRE, SOUTHAMPTON ET LA HAVANE.
Les steamers du LLOYD DE L'ALLEMAGNE DU NORD commencent leur service régulier le printemps prochain.
Une compagnie bien connue, en vessel jet, en Hyde Park et à la Havane, et, en allant au Mexique, à la Havane et à Southampton.
PRIX DU PASSAGE.
De Brême, Southampton et la Havane à la Nouvelle-Orléans.
Chambre.....$140 Entrepont.....$65.
De la Nouvelle-Orléans à Southampton, Brême et le Havre.
Chambre.....$125 Entrepont.....$45.
Pour les enfants au-dessous de 12 ans, moitié prix.
Pour les enfants au-dessous de 1 an, gratis.
N. B. Nous avons pour le Texas, MM. Kauffman, Runge, à Galveston, seul mandataire à délivrer des passages d'entrepont, aux conditions suivantes :
De Brême à Galveston.....$45 50
De à Indianola.....$45 50
La compagnie se réserve le droit de changer le service des steamers, leurs jours de départ, mais non les prix du passage.
Les soussignés vendent des billets de passage de Brême, Southampton et la Havre à la Nouvelle-Orléans.
Pour plus de détails s'adresser à
Ed. F. HOCHSTETER & CO.,
Agents,
13 ma— No. 43 de la rue de l'Union.

AMERIQUE CENTRALE.
STERIS PIONEER LINE.
La rapide steamer en fer de première classe
H. B. WARD, JR.
Capitaine H. PIERATT.
Pour Belize, Honduras, touchant à Port Cortez, Truxillo, Tuxan, Utilla et à toutes les lies de la Baie, le steamer H. B. WARD, Jr., partira du quai de Carondelet, le VENDREDI 14 mai, 1880, à — heures du soir, et ensuite régulièrement tous les dix-neuf jours, de sous mentionné, au lieu de Pieres Jackson.
Pour fret et passage, ayant des arrangements supérieurs, s'adresser à
E. STERIS & BRO.
22 et 26 rue Front et 24 rue Delta, Phelps.
N. B.—Le WARD fera son service en connexion avec la ligne régulière de steamers sur la même ligne.
2 mars—90—1an

Pour New-York directement.
Ligne du steamer Crescent City entre New-York et la Nouvelle-Orléans.
CETTE LIGNE SE COMPOSE des steamers suivants :
KNICKERBOCKER,
NEW ORLEANS,
HUDSON,
LOUISIANA,
Le steamer
HUDSON,
Capt. R. R. Freeman,
partira de son wharf, au pied de la rue Toulouse
Mercredi 19 mai à 8 h. A. M.
L'assurance sur cargaison est prête pour cette ligne à 1/8 pour cent.
Passage—Cabine.....$40
Entrepont.....$20
Cette ligne prend du fret et donne des connaissements pour LIVERPOOL, BREMEN et le HAVRE.
Pour fret ou passage, s'adresser à
ALFRED HOULTON
dans—1m Rue Carondelet, No 41.

For New York direct.
Cromwell Line.
This line is composed of the following steamers
NEW ORLEANS, KNICKERBOCKER,
HUDSON, LOUISIANA.
Steamship
HUDSON,
R. R. Freeman commander,
will leave her wharf, foot of Toulouse street,
Wednesday, May 19th, at 8 A. M.
Insurance on cargo by this line 1/8 per cent.
Cabin Passage..... $40
Steerage — $20
Freight for LIVERPOOL, BREMEN and HAVRE taken by this line, and through Bills of Lading given for the same.
For freight or passage apply to
ALFRED HOULTON

BUREAU DE PRETS.
OTTO SCHWANER
187.....RUE BARONNE.....187
ENTRE CANAL ET COMMERCE.
Près de la SALLE GRUNEWALD

M. FRZ WITTE. H. OPITZ
FRANTZ & OPITZ,
Successeurs de A. BONNET & Cie.
Montres, bijouterie.
65 rue Royale,
Entre Bienville et Conti
Nlle-Orléans.
BIJOUTERIE
ET MONTURE DE
DIAMANTS.
DIAMANTS.
P.S.—Achetons toute de bijouterie plaquée.
7mars—1an 1884

1884 - - Etablissement - - 1884
D. MORIARTY,
Nos 240, 241, 243, 245 et 247 rue Pygras.
VIENT d'arriver.—Un fort lot de VINS California, rouges et blancs, à l'ancien prix de 10 cents—1an

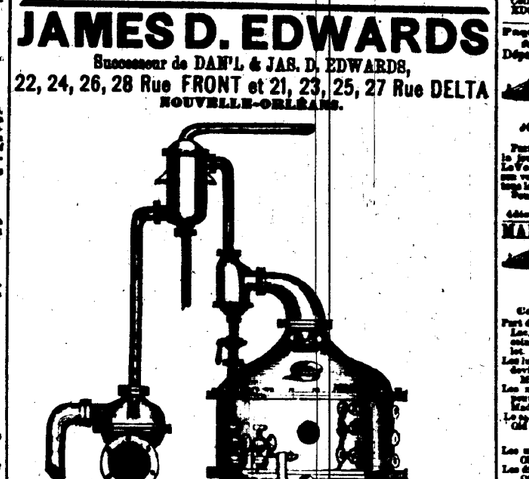
A. DELPIT,
Manufacture de Tabac à la Vapeur.
13 & 15 rue St. Louis.
ETABLIE EN 1866.
Choix TABACS purs,
PERIQUE, MACOUBA, VIRGINIE, MAURICHOUX, ROSE, ETC. ETC.
Prix défiant concurrence, à l'usine et à chaque.
Cigares Havane et du pays.
Grand assortiment de
PIPES BOURE ET BRUYERES-FRANCAISES véritables et de PIPES AMERICAINES.
Un beau choix de
TABATIERES en Métal, Feuille Bulle, Peau-Blanche et Bois.
ARTICLES BOUCHE, FUMEURS, ETC., ETC. ETC.
Le tout à
AUX PRIX LES PLUS MODERES.
Un peu et en détail.

PHARMACIE DUCONGE,
88.....RUE DE CHARTRES.....90
NOUVELLE-ORLEANS.
A. CARROUCHE,
SUCCESSEUR.
Il est nécessaire de la ville et de la campagne, ouverte à toute heure pharmacie et droguerie.
ENSEIGNES PATENTES, FRANCAIS, ANGLAIS et AMERICAINS, ainsi que de DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PERFUMES, PARFUMERIES en un mot, tout ce qu'il y a de plus parfait dans ce genre, M. Carrouche reçoit directement de Paris tous les produits pharmaceutiques dont nous nous sommes chargés jusqu'à ce jour. La maison collecte des ordres de la campagne et garantit de les remplir avec autant d'exactitude. Dépôt du Sirop universel hématique de Dusoulier.
Agence pour la vente du William's Brewster's Remedy.
1 sept79—1 an

H. J. RIVET,
PHARMACIEN-DROGUISTE
Importateur de Médicaments Patentés Français.
Agent de "TEXAS COTTON WORM DESTROYER." Propriétaire des célèbres Bitters Our Own et Ammonia Bitters. 56 rue de Chartres et 58 rue Bienville, Nlle-Orléans.
17 mai 79.—1 an.

GALERIE D'ART
CELEBRE DE
WASHBURN
TRIOMPHE DE LA PHOTOGRAPHIE !
PORTRAITS
Fixés d'une manière permanente au moyen
PROCEDE BREVETE DE LAMBERT.
Tous les nouveaux genres de photographie exécutés avec les dernières découvertes et les perfectionnements les plus récents.
PRIX TRÈS MODERES.
No. 100 RUE DU CANAL.

JAMES D. EDWARDS
Successeur de DAN'L & JAS. D. EDWARDS,
22, 24, 26, 28 Rue FRONT et 21, 23, 25, 27 Rue DELTA
NOUVELLE-ORLEANS.


Appareils d'Evaporation pour Sucrerie—Une Spécialité.
Je vis sur place des appareils complets pour des moyennes de toute capacité, de 5 à 60 pouvants par jour.
Base en fer pour Jus, Sirop ou Sucre. Steam Trunks, Flot-Sections, Evaporateurs sur et Vessels de toutes dimensions, avec Mélangeurs (mélangeurs), Chaudes à Sucre, Cuvettes, etc. Spécialité pour grandes.
4 janv—1an 1 7 8

Avis aux Contribuables.
Le soussigné se chargera de payer toutes les taxes arriérées ou courantes soit de ville ou d'Etat à un compte très avantageux pour les intéressés. Il espère que les taxes de ville et d'Etat à un compte libéral. Il se chargera de faire un relevé exact de toutes les taxes payées par les propriétaires dont les taxes sont exigées sous hypothèques de madame Gaines.
JOHN T. DUFOUR,
Voyage de la Banque

WARNER'S SAFE BITTERS
C'est le meilleur purificateur du sang, stimulant le plus agréable, exerce dans toutes les maladies une influence salutaire.
L'obstruction des impuretés du sang amène généralement la plupart des maladies sérieuses et graves, y compris le cancer, les tumeurs et d'autres pustules.
La dyspepsie, la faiblesse d'estomac, la constipation, les étourdissements, la débilité générale, sont une guerre par l'emploi des Bitters Safe, et en même temps puisque ils ne sont pas moins efficaces pour les maux de toutes les familles, ce qui assurera des frais de médecine.
Bouteilles de deux grandeurs, prix, 50 cts et $1.
Warner's Safe Remedies sont vendus par tous les pharmaciens et marchands de médicaments.
H. H. WARNER & Co.
Propriétaires.
Rochester, N. Y.
Demandez les véritables et certifiés.
Agent pour la vente en gros à la N-Orléans.
V. L. LYONS
et G. R. FINLAY & Co

S. N. PIKE'S Magnolia WHISKEY Cincinnati OHIO.
LE CLICHE CI-DESSUS EST LA MARQUE DE VERITABLE BY CELEBRE
PIKE'S MAGNOLIA WHISKEY
préparé par MM. W. W. JOHNSON & CO., successeurs de S. N. Pike, Cincinnati, Ohio, qui en sont les seuls propriétaires.
Toutes les PRINCIPALES MAISONS de gros en vin et liqueurs en vendent à la Nlle-Orléans.

ATTENTION.
M. ANDRIEU & Co.,
No 51 Rovale, coin Bienville,
FABRIQUE DE BOTTES ET DE CHAUSSURES DE TOUS GENRES.
BOTTES et souliers en tous genres faits sur le premier ordre, à des prix plus réduits que ceux mêmes. Chaussures de toutes qualités pour dames, messieurs, jeunes gens et enfants. Soixante-quinze à cent paires sont constamment employés dans les ateliers.
Vis—1an—V&S

Dr. M. A. SIMMONS' LIVER MEDICINE
CURES DYSPEPSIA, BILIOUSNESS, CONSTIPATION, BLIOUSNESS, BLOOD DISEASES, COLIC.
CURES LOSS OF APPETITE, SOURNESS OF STOMACH, LAWNESS & SPIRITS, FOUL BREATH, TRANSCENDENTAL SPLEEN, ETC.
VEGETABLE
It is put up in 25-cent and $1.00 bottles and packages. Prepared only by SIMMONS & HAYDEN, 2810 & 2812 Clark Av., St. Louis, Mo., successors to M. A. Simmons, M.D. For sale by all druggists.

LUCIEN CONTROUZE. ORGAN BON
QUEYROUZE & BOIS
MARCHANDS DE CRIS EN GROS
EPICERIES, VINS, LIQUEURS
Vente exclusive de Produits de Pâtes
Aux magasins bleus,
Coin Vieille-Levée et Bienville.
Stall 79—1 an. Nlle Orléans

FEUILLETON.
Commencé le 7 mars 1880
LE ROMAN D'UN BRAVE HOMME
PAR
M. EDMOND ABOUT.
XIV
LA FAMILLE
(Suite.)
Avant de partir pour Lesney, je pris la route à gauche et je me fis arrêter devant le cimetière. La porte était fermée et le fossoyeur absent, mais peu m'importait ce jour-là ; j'avais des ailes. Je franchis la muraille, je courus à la tombe et mon père et ma mère dormaient ensemble du grand sommeil, et je m'entretins longuement avec eux. Je promis à celui qui avait sauvé ma chère Barbe et à celle qui était morte pour moi d'élever leur petit-fils dans le culte de leur mémoire, dans le respect de leurs idées et la pratique de leurs vertus.
Maman La France, informée de l'événement par le rumeur publique, n'avait en grande de m'attendre au gîte. Je la trouvai à mi-chemin, au bas de la côte, jouant sur une hotte de paille dans la charrette de Lemoud du matin, l'homme à l'Envoiture, mon ancien compagnon de Lesney. Ce bon grand diable arrêta ses chevaux, enleva ma grand-mère à bout de bras et la porta dans ma voiture. Il ne voulut pas accepter le prix de son service. "C'est d'amitié, dit-il ; et d'ailleurs on n'a pas tous les jours l'occasion d'embrasser un homme heureux."
Oui, j'étais bien heureux ! Heureux jusqu'à l'affaissement, au malaise, à la pâmoison. En revoyant la vieille mère de nous tous, je fus comme assailli par une multitude confuse de souvenirs joyeux et tristes ; je pensai surtout à tous ceux qui manquaient à la fête après avoir tant peiné, tant lutté pour me faire ce que j'étais. Et les misères, les angoisses, les douleurs du passé contrastaient tellement avec la félicité présente que je me sentis défaillir. Maman La France devina ce que j'éprouvais, et elle n'imagina rien de mieux que de m'allonger un grand coup de fouet dans le côté le plus sensible : "Or çà, dit-elle, en route ! il me tarde de voir Dumont."
Au fait, ce petit Pierre, avec sa tête grosse comme une orange d'un sou dans un bonnet de toile de Hollande, était l'aîné de ma maison, l'héritier du vieux nom plébéien, le chef d'une nouvelle famille. Je n'y avais, ma foi ! pas songé ; c'était la première fois qu'on me disait que un mot tout de chosse sur son compte ; et il me tardait de le voir sous son aspect nouveau. Fouette, cocher ! Allons voir si Dumont a passé une bonne journée !
Je le trouvai éveillé sur les genoux de sa nourrice sèche, qui le gorgeait d'eau sucrée. Catherine faillait de ses regards cette pauvre étrangère qui lui avait volé le petit. Mais il fallait que ma vieille bonne se fît une raison. Je ne plaignais pas sur l'éducation ; je voulais que mon fils fût élevé par une Anglaise et qu'il apprît l'anglais en même temps que sa langue maternelle ; car je savais par mes expériences et par celle de Paul Bamet que dans l'ancien et le nouveau monde, un homme qui parle anglais en vaut deux.
Maman La France était un peu scandalisée des libertés que la bonne anglaise en costume à la mode prenait avec moi. Elle m'emmena, mon ancien compagnon de Lesney. Ce bon grand diable voulait en mourir.... "Ton père, ta tante, tes oncles ont été fêtés, pendant au moins six mois, comme de vraies andouilles. Ou si leur caractère s'en est jamais ressenti ?" Lorsqu'on promenait l'enfant au grand air, dans le jardin de la fabrique, elle nous demandait si nous prenions à tâche de l'enrhumer. Le digne homme de Barbe, et les bons bulleux, les verres de vin de Bordeaux, les bleus et les vieux cognacs ne l'avaient pas tentée de déjeuner et le dîner. "Grand'maman, répondait ma chérie, le premier devoir d'une nourrice est de se nourrir elle-même : c'est pourquoi je bois à ma soif et je mange à mon appétit." Au bout de quinze jours de ce régime, la petite mère trottait comme une souris dans la chambre et l'enfant débattait de santé. Alors maman La France, sans avoir que sa méthode n'était pas la meilleure, fut rassurée sur l'avenir de la famille et reprit le chemin de Lesney "pour voir si ses poules avaient bien pondu." Je la reconduisis moi-même et je m'assurai par mes yeux qu'elle était comme un coq en pâte dans sa vieille moitié de manoir. Nous étions partis à une heure, au sortir de table, et nous étions cependant brûlé la route en dînant en un mot tout de chosse sur son compte ; et il me tardait de le voir sous son aspect nouveau. Fouette, cocher ! Allons voir si Dumont a passé une bonne journée !
Je le trouvai éveillé sur les genoux de sa nourrice sèche, qui le gorgeait d'eau sucrée. Catherine faillait de ses regards cette pauvre étrangère qui lui avait volé le petit. Mais il fallait que ma vieille bonne se fît une raison. Je ne plaignais pas sur l'éducation ; je voulais que mon fils fût élevé par une Anglaise et qu'il apprît l'anglais en même temps que sa langue maternelle ; car je savais par mes expériences et par celle de Paul Bamet que dans l'ancien et le nouveau monde, un homme qui parle anglais en vaut deux.
Maman La France était un peu scandalisée des libertés que la bonne anglaise en costume à la mode prenait avec moi. Elle m'emmena, mon ancien compagnon de Lesney. Ce bon grand diable voulait en mourir.... "Ton père, ta tante, tes oncles ont été fêtés, pendant au moins six mois, comme de vraies andouilles. Ou si leur caractère s'en est jamais ressenti ?" Lorsqu'on promenait l'enfant au grand air, dans le jardin de la fabrique, elle nous demandait si nous prenions à tâche de l'enrhumer. Le digne homme de Barbe, et les bons bulleux, les verres de vin de Bordeaux, les bleus et les vieux cognacs ne l'avaient pas tentée de déjeuner et le dîner. "Grand'maman, répondait ma chérie, le premier devoir d'une nourrice est de se nourrir elle-même : c'est pourquoi je bois à ma soif et je mange à mon appétit." Au bout de quinze jours de ce régime, la petite mère trottait comme une souris dans la chambre et l'enfant débattait de santé. Alors maman La France, sans avoir que sa méthode n'était pas la meilleure, fut rassurée sur l'avenir de la famille et reprit le chemin de Lesney "pour voir si ses poules avaient bien pondu." Je la reconduisis moi-même et je m'assurai par mes yeux qu'elle était comme un coq en pâte dans sa vieille moitié de manoir. Nous étions partis à une heure, au sortir de table, et nous étions cependant brûlé la route en dînant en un mot tout de chosse sur son compte ; et il me tardait de le voir sous son aspect nouveau. Fouette, cocher ! Allons voir si Dumont a passé une bonne journée !
Je le trouvai éveillé sur les genoux de sa nourrice sèche, qui le gorgeait d'eau sucrée. Catherine faillait de ses regards cette pauvre étrangère qui lui avait volé le petit. Mais il fallait que ma vieille bonne se fît une raison. Je ne plaignais pas sur l'éducation ; je voulais que mon fils fût élevé par une Anglaise et qu'il apprît l'anglais en même temps que sa langue maternelle ; car je savais par mes expériences et par celle de Paul Bamet que dans l'ancien et le nouveau monde, un homme qui parle anglais en vaut deux.
Maman La France était un peu scandalisée des libertés que la bonne anglaise en costume à la mode prenait avec moi. Elle m'emmena, mon ancien compagnon de Lesney. Ce bon grand diable voulait en mourir.... "Ton père, ta tante, tes oncles ont été fêtés, pendant au moins six mois, comme de vraies andouilles. Ou si leur caractère s'en est jamais ressenti ?"